

## Un

L'odeur suave des tilleuls se répandait par la fenêtre de la chambre largement ouverte, où Méline Leroux, appuyée au garde-corps, guettait l'arrivée du facteur. L'été s'écoulait lentement pour cette jeune fille de dix-sept ans qui réanimait chaque jour les souvenirs partagés avec Adrien avant qu'il ne parte aux Indes.

Elle éprouvait cette nostalgie qui parcourt les cœurs adolescents lorsque l'amour a frappé pour la première fois. Son aimé, nommé à la charge d'administrateur auprès du procureur général à Pondichéry un an auparavant, avait quitté son Périgord vert pour s'embarquer à bord du *New Imperia* à Marseille et effectuer le long voyage vers le comptoir français.

Depuis ce jour, elle vivait suspendue au temps, dans l'attente d'une hypothétique lettre d'Adrien, seule capable de lui rendre son sourire.

Méline connaissait par cœur la dernière missive respirée et relue à maintes reprises, si bien qu'elle imaginait sans peine le décor qu'Adrien lui avait largement décrit depuis le premier étage de sa rési-

dence du palais Raj Niwas qu'il occupait à Pondichéry. Elle l'imaginait entouré d'une armée de serviteurs et de gardes à ceinture et turban dorés, qui, au moindre regard, accouraient avec déférence pour les servir, lui, le gouverneur et son épouse ainsi que les quelques Français en mission.

Adrien parlait de l'air souvent irrespirable, nécessitant la présence d'un indigène pour les éventer avec des plumes de paon. Pourtant, même si Méline n'avait jamais voyagé au-delà des contreforts du Limousin et du Périgord, où l'été on trouvait toujours moyen de se rafraîchir au bord des rivières, elle associait la chaleur des Indes à celle d'une écrasante canicule qui avait sévi trois ans auparavant.

La jeune fille était intriguée, presque hantée par ce petit village côtier bordé par la mer du Bengale décrit par Adrien. Elle imaginait les palais blancs délabrés, cernés de jardins envahis par la jungle, qui s'endormaient sous les effluves d'encens, les habitants asséchés par le soleil meurtrier et livrés aux eaux croupies auxquelles se mêlaient les animaux.

Chacune de ses lettres ressemblait à un conte, une histoire extravagante qui n'en finissait plus d'alimenter l'imagination de l'adolescente. Elle fantasma beaucoup sur cet amour encore platonique tout en se demandant pourquoi son aimé n'avait pas fait sa demande en mariage avant de partir si loin. Méline se consolait alors en songeant que sa jeunesse et sa fragilité avaient contribué à l'hésitation d'Adrien, au moment où il avait été muté dans ses nouvelles fonctions. Le temps ne pouvait être

que salutaire pour tester les sentiments de celui qui avait déjà été lourdement éprouvé par la perte d'une épouse morte en couches avec l'enfant qu'elle portait. Il nécessitait sans doute une période de réflexion avant de s'engager dans une nouvelle vie maritale...

Le cosu mas du Roule de Vayres appartenait aux Leroux depuis plusieurs générations de notaires qui en avaient fait une terre choyée, où reposaient les ambitions de vies entières, traversées de rires et de larmes.

Méline, aveuglée par sa passion pour Adrien, était partagée entre son amour pour la terre des siens et son envie effrénée de suivre son aimé n'importe où. Célia Leroux, sa mère, beaucoup plus proche des aspirations de sa fille que ne l'était son père Henri-Louis, préconisait pourtant sa soumission aux règles assez strictes de l'éducation paternelle, comme le voulaient les mœurs de l'époque, où nul ne se serait avisé de contredire le diktat de la génération précédente.

Les Leroux émettaient quelques bémols sur le fait qu'elle fréquente Adrien. L'un de leurs arguments en ce sens était que l'on ne pouvait prévoir s'il rentrerait sain et sauf des Indes.

Si l'on se fiait aux rumeurs venues d'Orient, beaucoup succombaient au rude climat et à l'insalubrité ambiante. Selon les dires de Célia et de son époux, il aurait été dommage que leur fille sacrifie ses plus belles années à attendre un hypothétique retour de l'être aimé.

D'un autre côté, même si la famille de notaires dont Adrien était issu eût pu peser favorablement dans la balance en faveur du mariage, la réputation du jeune Bélaïr laissait quelque peu à désirer.

On le disait volage, aventureux, ce qui occasionnait des scrupules à Henri-Louis, qui, pour rien au monde, n'aurait confié sa fille à un homme frivole. Ce seul mot lui hérissait le poil, car il ne voyait que par la droiture et la discipline qui étaient, selon lui, les maîtres mots de la conduite d'un honnête homme.

Méline dévala l'escalier et courut la tête baissée vers le parc en bousculant Louise qui portait à la cuisine deux paniers emplis de cerises.

Bien qu'essoufflée par l'effort, la gouvernante haussa les épaules sur le passage de la jeune fille qui ne songeait qu'à la venue du facteur. Immobilisée et le cœur battant devant celui qu'elle guettait tous les jours, elle se vit remettre une enveloppe qui, à sa grande déception, n'augurait rien qui vînt des Indes...

— C'est ton frère ! avisa Célia, une fois qu'elle eut décacheté la missive adressée à la famille Leroux.

Méline se versa une tasse de café et s'assit sur un coin de table en essayant de cacher sa déconvenue.

Sans grand appétit, elle découpa une tranche dans la miche de campagne avant de humer la marmelade de coings confectionnée par Louise. La jeune fille eut un geste d'agacement devant les mouches qui tournoyaient autour du sucrier.

Célia commença la lecture de la lettre à voix haute :

*Paris, le 10 juillet 1885*

*Mes chers parents, ma chère Méline,*

*J'espère que vous me pardonnerez ce long silence, mais la vie à Paris ne me laisse pas un instant de répit. Ces dernières semaines ont été consacrées à de grandes études que nous avons menées de plein front, les assistants de Louis Pasteur et moi-même.*

*Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je serais impliqué de si près dans les travaux d'un éminent chercheur, et sachez que toutes ces expériences s'avèrent passionnantes, surtout lorsqu'elles se voient couronnées de succès.*

*Après ces brillantes études sur les animaux dont je vous avais parlé dans mon précédent courrier, nous avons cette fois-ci franchi une nouvelle étape par le biais d'expériences beaucoup plus spécifiques sur l'homme. Nous avons reçu la visite d'un jeune Alsacien au laboratoire. Il présentait de nombreuses morsures sur le bras. Il a reçu par nos soins des injections de moelle de broyat en guise de traitement, et le résultat semble concluant. Je dis « semble », car le verdict n'est pas encore tombé, mais nous l'attendons avec confiance...*

*Inutile de vous dire combien Louis et moi sommes fous d'impatience. Si cette hypothèse*

*se confirme, cela signifierait la naissance de la vaccination contre la rage.*

— Mais c'est merveilleux ! déclara Célia, enjouée, avant de poursuivre sa lecture.

*Je n'ai que peu de temps à consacrer à mes loisirs tant le travail m'occupe et je reste persuadé d'avoir choisi la bonne voie, n'en déplaie à papa, qui a beaucoup de mal à en convenir. Paris est le lieu où tout arrive et, pour exemple, cette anecdote qui s'est déroulée il y a peu : j'ai assisté au départ pour les États-Unis de la fameuse sculpture de Bartholdi, la statue de la Liberté, réalisée pour le centenaire de leur indépendance. Quelles festivités ! Je n'avais encore jamais vu une foule aussi dense pour accompagner ce départ outre-mer... Il faut dire que, n'ayant pour comparaison que l'environnement de notre mas du Roule, je n'ai pas de mal à être impressionné par la foule. J'espère, mes chers parents, ma chère Méline, que vous vous portez bien et continuerez de prendre soin de vous pendant mon absence.*

*Charles qui pense à vous et vous embrasse*

— C'est tout ? formula Méline dans une moue déçue.

— L'important, ma chérie, est de recevoir des nouvelles...

Cette phrase fit aussitôt songer à la jeune fille

qu'elle attendait toujours d'en obtenir d'Adrien. Cela faisait bientôt un mois qu'elle n'avait rien reçu. Pouvait-il se faire qu'une missive se fût perdue ?

Même si Charles était peu prolixe, le contentement de Célia se lisait sur son visage tandis qu'elle remettait la lettre dans l'enveloppe. L'idée qu'il se réalise contre l'avis de son père vengeait son immobilisme à elle, qui se soumettait depuis toujours aux exigences de son mari. Henri-Louis aurait voulu tout régenter sans concession : des faits et gestes de son épouse à la carrière de Charles qui, selon lui, aurait dû se préoccuper de sa succession à l'étude notariale plutôt que de s'aventurer sur les voies improbables de la recherche médicale, dans un domaine où il n'était pas encore diplômé.

Le jeune homme ne jugeait pas les choses du même œil : ayant mené à terme ses études de droit afin de satisfaire son père, il aurait tout le temps de s'impliquer dans la succession, si toutefois il se trouvait dans l'incapacité de relever le défi qu'il s'était fixé.

En secret, Charles s'était toujours passionné pour les sciences. Enfant, déjà, il s'amusait à observer et disséquer des insectes dans un laboratoire clandestin qu'il s'était aménagé dans une grange. Dans le plus grand secret afin de ne pas éveiller les soupçons paternels, il triturait de pauvres bestioles qu'il capturait dans les prés.

De la biologie à la recherche médicale, le fossé était conséquent, mais le hasard des rencontres l'avait amené à fréquenter des jeunes chercheurs à Paris pendant le temps des vacances chez son oncle.

La complicité immédiate qui les avait réunis dans un laboratoire de recherche avait été pour Charles une sorte de révélation. Ainsi, la vocation était née, sonnait le glas des perspectives notariales.

Cette divergence de points de vue d'avec son père qui ne songeait qu'à sa future succession avait été à l'origine de discussions houleuses. Chagrinée, Célia avait secrètement pris le parti de son fils, persuadée que là était la voie de son bonheur. Non qu'elle condamnât la vision de son mari, qui s'expliquait dans la mesure où Charles était leur seul fils, mais elle considérait que nul n'avait le droit d'aller contre le choix d'une carrière. Si Charles avait réellement cette vocation, il devait la réaliser.

Les yeux de Célia se posèrent finalement sur Méline. D'ordinaire, elle aurait suivi avec avidité la lecture de sa mère, curieuse du devenir de son frère, mais Célia percevait une distance contenue qui en disait long sur ses états d'âme. Sachant combien Adrien était la cause de son trac et afin de la mettre en garde sans la brusquer, Mme Leroux tenta de la raisonner.

Aucune promesse de mariage n'avait été concrétisée avec Adrien. À dix-sept ans, une jolie célibataire devait songer à se divertir ; il serait toujours temps d'aviser à son retour, si toutefois le jeune homme faisait sa demande.

— Ne t'inquiète pas pour moi, maman, dit-elle d'un ton détaché. Je suis ravie que tout se passe bien pour Charles. À présent qu'il a terminé ses études, il est bien normal qu'il fasse comme bon lui semble.

Même si Célia reconnaissait là le trait de caractère commun entre ses deux enfants lorsqu'ils revendiquaient leur liberté, elle craignait pour sa fille qui, par définition, était plus vulnérable.

Adrien et Méline avaient été présentés au cours d'un dîner organisé par les notables de la région. Après avoir longuement observé les mains de la jeune fille, Adrien lui avait demandé si elle jouait du piano.

— Ma grand-mère en jouait, avait-elle murmuré d'un air innocent, mais moi, je n'ai jamais eu la patience d'apprendre.

Séduit, le jeune homme avait saisi cette perche pour entamer plus franchement la conversation. Un homme qui aimait les femmes, comme c'était le cas d'Adrien Bélair, aurait difficilement résisté au charme sensuel de Méline. Un visage à peine sorti de l'enfance, empli de douceur, qui traduisait une palette d'états d'âme. À l'écouter s'exprimer, son soupirant avait trouvé qu'elle incarnait, dans une sorte de certitude touchante, toutes les femmes à la fois. Son empreinte ne s'effacerait pas aussi facilement qu'une main posée sur le sable...

Le charme du jeune Bélair tenait quant à lui de ses yeux verts tendres et cajoleurs qui enflammèrent bientôt l'âme sensible de Méline. Jusqu'alors, la jeune fille, bien que n'ayant pas manqué de courtisans, s'était davantage moquée des godelureaux du village plutôt que de leur prêter attention.

L'esprit éclairé d'Adrien, son érudition et ses manières ne présentaient rien de comparable à ce

qu'elle avait connu au cours de sa jeune existence. Tout à son émoi, la demoiselle ne perçut bientôt que des qualités chez celui qui, très vite, avait fait battre son cœur.

Goûter, après-midi de promenades sur les bords de la Vayres, tout avait été prétexte à se rencontrer sous l'œil pourtant circonspect de la famille Leroux. Bien que les jeunes gens ne se fussent fréquentés que quelques semaines avant le départ d'Adrien Bélair aux Indes, Méline avait déjà bâti tout un empire amoureux dans sa tête.

Peu après l'angélus, Henri-Louis Leroux rentra de l'étude pour déjeuner en famille. Sur son passage, le notaire, qui avait pour habitude d'effectuer à pied les quelques mètres le séparant de l'imposant mas du Roule, fut bousculé par les chenapans du bourg qui se chamaillaient en riant, enchaînant les bêtises malgré la chaleur écrasante de ce mois de juillet.

Le notable habillé avec rigueur leur ordonna d'aller jouer ailleurs, si bien qu'ils décampèrent, laissant derrière eux des traînées de poussière.

Qu'il était loin, pour lui, le temps de l'insouciance !

Les maisonnées du bourg vivaient les volets clos afin de conserver un peu de fraîcheur, tandis que, le long des rocailles du cimetière, parmi les herbes desséchées, de pauvres ânes mouraient de soif en attendant leurs propriétaires qui s'éternisaient au bistrot.

Le notaire s'engagea dans son allée bordée de tilleuls odorants tout en soliloquant. Lui seul